

transparentes, riche de toutes les couleurs du Parc-enciel. Peu-à-peu ce phénomène s'effaça ; la lune descendit, le ciel devint noir, et l'obscurité profonde de la forêt ne fut relevée que par les flammes rougeâtres de mon bûcher pétillant.

Malgré les fatigues de la journée, je fus long-tems avant d'éprouver le besoin de dormir. Le feu qui flamboyait et mon fusil chargé me garantissaient des inquiétudes de la peur. Insensiblement mon ame se livrait à toute la poésie du lieu, aux impressions de la nuit, de la solitude et du désert. Je prêtais l'oreille aux soupirs de la brise dont le feuillage froissé en fait la voix, et je m'imaginai parfois distinguer les hurlemens des loups dans le murmure lointain des vents ; mais jusqu'ici aucun habitant de la forêt n'avait osé troubler ma solitude. Je résolus enfin de ne pas résister plus long-tems au sommeil. J'entassai sur mon foyer une quantité de bois suffisante pour plusieurs heures, et m'étendant sur le roc couvert de mousse dans le fond de la crevasse, les pieds tournés vers le feu, je fus bientôt profondément endormi. En pareille circonstance on ne peut manquer d'être visité par des songes. Quand mes paupières commencèrent à s'appesantir, j'étais occupé à contempler les ombres flottantes que les tourbillons de fumée projetaient sur la forêt, et comme mes sensations devenaient de plus en plus confuses, il me semblait voir je ne sais combien d'ours noirs monstrueux gambadant sur les voûtes des feuilles avec leurs oursons géans. Je croyais ensuite errer au milieu des bois ; des chats pards étaient tapis derrière chaque arbre, et mon fusil, comme il arrive dans les songes, ratait toutes les fois que je voulais m'en servir ; j'essayais alors de gravir la montagne et je glissais à chaque pas ; puis quand je me trouvais au sommet, un nuage fantastique venait tout-à-coup m'enlever, me transportait à travers les airs, comme dans un ballon ou sur l'hippogriffe d'Astolphe, s'ouvrait brusquement et me faisait faire un plongeon dans le lac Champlain.

Je m'éveillai en cet instant ; ma première sensation fut de lutter contre quelque chose qui m'avait réellement saisi. En un clin-d'œil, je me sentis violemment emporté, et l'instant d'après j'éprouvai un choc qui faillit m'étourdir ; je croyais rêver encore, je regardai autour de moi : partout les plus profondes ténèbres ; seulement au-dessus de ma tête un étrange rayon de lumière, on aurait dit une ouverture dans le ciel, à travers laquelle une faible lueur se reflétait par intervalles. Je me levai sur mes pieds et tentai d'avancer ; hélas ! je rencontrai devant moi un mur perpendiculaire de rochers ! je regardai de nouveau ; et je découvris enfin que j'étais au fond d'une profonde crevasse et que la lumière d'en haut provenait d'une ouverture qui existait au sommet de la caverne, et par laquelle ma brusque descente s'était opérée. Ainsi cette lueur rouge et flamboyante que j'apercevais ne pouvait être que celle du feu de mon bivouac. Quelques meurtrissures et l'étroit espace dans lequel je me trouvais enfermés me convainquirent que ma position actuelle n'était pas un rêve.

Il y a dans les Montagnes Vertes beaucoup de cavités semblables ; le voyageur marche sur un tapis de mousse qui, s'étendant d'un rocher à l'autre, le soutient seul au-dessus des profondeurs de l'abîme. C'était précisément au-dessus d'un lieu pareil que j'avais allumé mon feu et que je m'étais couché pour dormir, sans soupçonner que ma couche elle-même fût un piège perfide. Le feu avait-il pénétré sous la mousse et attaqué les branches sèches qui

servaient de charpente à ce toit de végétation ? ou bien la mousse avait-elle cédé par degrés sous mon propre poids ? c'est ce dont je n'ai jamais pu me rendre compte.

Je me frottai de nouveau les yeux ; je n'avais pas de blessure, mais plusieurs contusions douloureuses. Le fond de la caverne était garni de feuilles mortes, de terre éboulée et de branchages, qui avaient amorti ma chute et protégé ma tête contre les aspérités du rocher, car j'étais tombé de quinze à vingt pieds au moins. Je tâtonnai à droite et à gauche, et je m'aperçus qu'en étendant les bras je pouvais toucher à la fois les deux murs de la caverne. Au milieu d'une obscurité complète, j'avancai dans cet étroit passage : mais les murs étaient perpendiculaires, et ma main ne put rien saisir qui m'aidât à m'exhausser au-dessus du sol. Lorsque j'eus reconnu que les deux pans de rocher étaient soudés l'un à l'autre, et que je ne pouvais avancer plus loin, je me retournai pour explorer l'autre extrémité de la caverne. Les parois étaient partout trop raides et trop glissantes pour me laisser le moindre espoir de parvenir à m'y cramponner. Que faire ? étais-je condamné à demeurer éternellement emprisonné dans cette caverne ? Attendons jusqu'au jour, pensai-je, avant de nous abandonner au désespoir. Peut-être ces profondes ténèbres me cachent-elles quelque issue propice ? Tout-à-coup je fus alarmé par le bruit d'un corps qui s'agitait au fond de la caverne. L'instant d'après deux yeux brillans étaient fixés sur moi. Un frisson parcourut tous mes membres, mes cheveux se hérissèrent, une sueur glacée dé coule de mon front et je demeurai pétrifié d'horreur. J'aurais donné un empire en ce moment pour le plus faible espoir de salut. J'étais dans le repaire d'un loup, seul à seul avec l'ôte terrible de cette caverne, sans aucun moyen de fuite ou de défense.

Nous continuâmes, le loup et moi, à nous observer l'un l'autre, mais heureusement il ne bougea pas. Je retrouvai bientôt quelque présence d'esprit, et je compris la nécessité de prendre une résolution hardie ou de me résigner à être dévoré.

Je n'avais qu'un large couteau pointu, dont je m'étais muni pour couper les branches et les buissons. Je le tirai de ma poche, et l'assurant dans ma main droite, je me préparai à fondre sur l'animal. C'était un acte de désespoir, mais une nouvelle réflexion m'arrêta. Mon farouche ennemi demeurait tapi silencieusement à l'extrémité de la caverne. Il y avait quelques minutes au moins que j'étais en son pouvoir, et tout ce qu'il avait fait, c'était de fixer sur moi ses yeux terribles. Restait-il long-tems encore dans la même inaction ? Je me souvins alors que le loup, tout sauvage et tout farouche qu'il est par fois, n'en est pas moins un poltron avéré. Puisqu'il a tant tardé à m'attaquer, me dis-je, il a peut-être peur : et je le surveillai avec la confiance du courage renaissant. Ses yeux reluisaient encore dans les ténèbres, mais je crus démêler dans le clignotement de leurs prunelles vertes les signes de l'hésitation. Je me tins néanmoins sur mes gardes, résolu, s'il montrait quelque disposition hostile, à lui épargner la moitié du chemin.

Mes conjectures ne me trompèrent pas : il est probable que le loup dormait profondément quand je tombai dans la caverne. Imaginez la terreur que dut lui causer cette visite inattendue ; car autant que je puis m'expliquer cette rencontre, il devait se trouver en ce moment-là joint